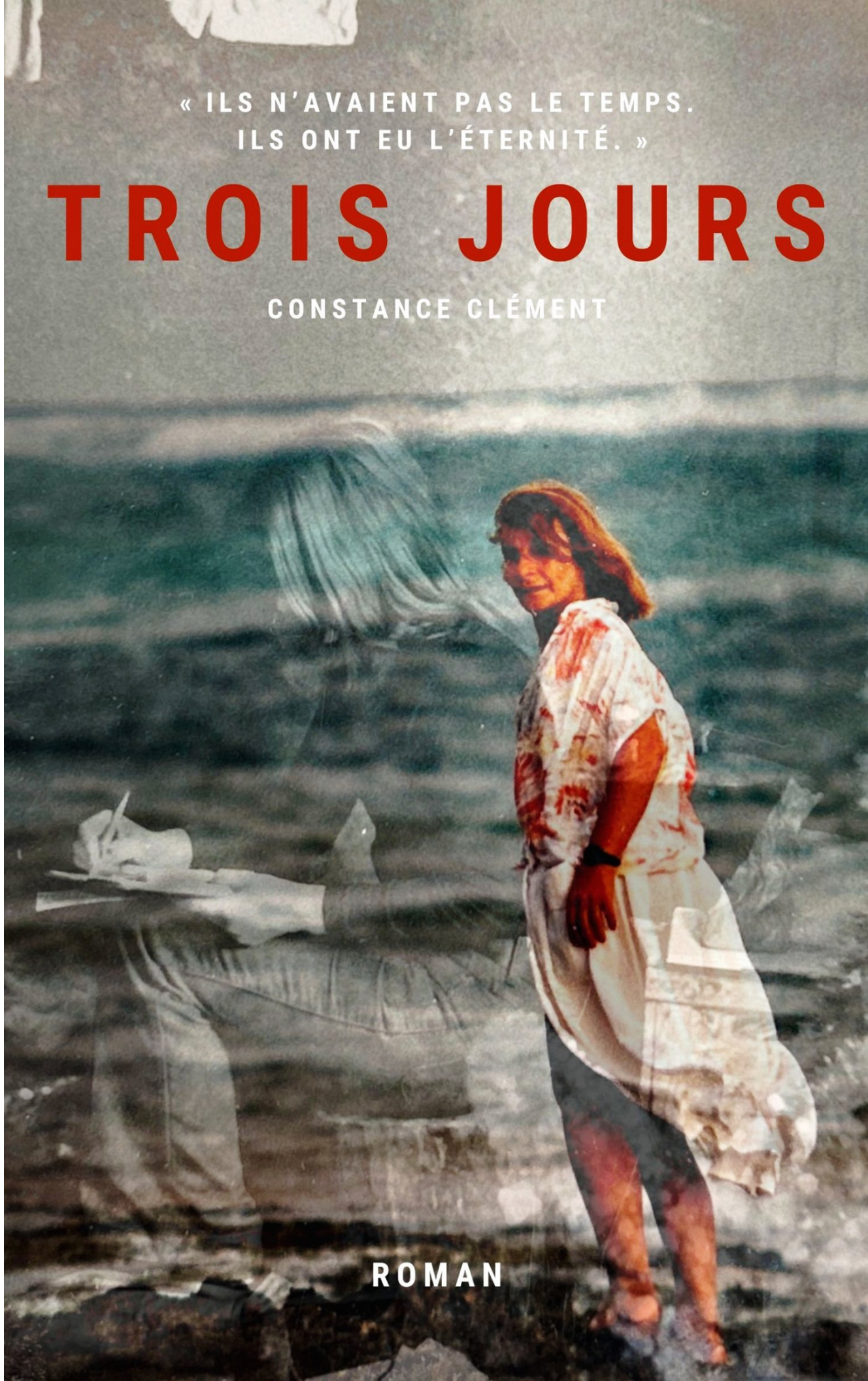


« ILS N'AVAIENT PAS LE TEMPS.
ILS ONT EU L'ÉTERNITÉ. »

TROIS JOURS

CONSTANCE CLÉMENT

ROMAN



Constance Clément

Trois jours

© Constance Clément, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8896-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À toi,
qui as été la vérité dans chacune de ces pages.*

PROLOGUE

Il est des chemins que l'on hésite à emprunter,
Des carrefours où nos cœurs se tiennent en équilibre,
Sur le fil ténu de l'incertitude,
Entre l'ombre du passé et la lumière de l'avenir.

L'amour est un océan vaste et profond,
Une étendue sans fin qui nous appelle et nous effraie,
Une tempête douce qui bouleverse nos certitudes,
Un phare lointain qui guide nos pas hésitants.

Prendre le risque, c'est déployer ses ailes,
C'est sauter du haut de la falaise,
Sans savoir si le vent nous portera,
Mais avec l'espoir fou de toucher les étoiles.

Chaque instant qui passe est un grain de sable,
Qui file entre nos doigts sans retour possible,
Et les choix que nous ne faisons pas
Sont des rêves qui s'éteignent avant d'avoir brillé.

Avant qu'il ne soit trop tard,
Il faut oser suivre le murmure de son cœur,
Traverser les brumes de la peur,
Et embrasser l'inconnu avec courage.

Car les regrets sont des chaînes invisibles,
Qui nous retiennent prisonniers du temps perdu,
Et les mots non-dits, les gestes retenus,
Sont autant de pages blanches dans le livre de nos vies.

Alors, avançons sans craindre la chute,
Guidés par la flamme fragile de nos désirs,
Et que l'amour, cet éternel voyageur,
Nous entraîne vers des horizons insoupçonnés.

AVANT LUI

« Je me comportais comme une autre femme, et pourtant, j'étais moi plus que jamais » Meryl Streep - Sur la route de Madison

Elle ne savait plus exactement ce qui avait déclenché le trop-plein. Ce matin-là, rien ne laissait présager une cassure. Pas de dispute, pas de mauvaise nouvelle, pas même un mauvais rêve. Et pourtant, au réveil, il y avait ce décalage, imperceptible mais total, comme un glissement de terrain silencieux. Elle s'était levée avec cette sensation étrange d'être ailleurs. Le parquet froid sous ses pieds ne l'ancrait plus. Le silence de l'appartement, d'ordinaire réconfortant, lui paraissait assourdissant. Elle avait préparé un café, machinalement, écouté le chuintement familier de la machine, regardé la lumière filtrer à travers la fenêtre de sa cuisine. Tout était identique à la veille. Et pourtant, tout était différent.

Elle resta longtemps debout à observer la vapeur s'élever de sa tasse. Le cœur lourd, sans forme précise. Un poids discret, mais tenace. Celui qu'on ne sait pas nommer. Une tristesse sans contours, mais enracinée. Ce n'était pas une crise de larmes, pas encore. C'était bien pire : une lente noyade sous la surface d'une vie qui, en apparence, allait bien. Elle songea vaguement à sa dernière histoire. À ce silence sans explication qui s'était installé. À ces messages restés sans réponse, à ce sentiment d'avoir encore une fois été trop... ou pas assez. Elle n'en pouvait plus de cette impression d'être toujours une étape. Une escale chaleureuse avant un ailleurs plus vaste. Jamais la destination. Elle, elle voulait être le port. Le lieu où l'on revient. Le lieu où l'on reste. Mais ce matin-là, elle ne l'était encore pour personne. Et cela, elle ne le supportait plus.

Sans réfléchir, elle saisit son ordinateur. Ses doigts tremblaient à peine, mais son souffle était court. Elle tapa "train Sierre – Genève – Lyon – Nîmes". Le trajet était long. Tant mieux. Elle avait besoin de distance. De silence. De réponses qu'elle ne trouvait plus ici. Elle réserva un billet pour le jour-même. En trois clics. Elle n'avait jamais agi ainsi. Et pourtant, c'était une évidence. Il fallait partir. Quitter la Suisse, quitter ce trop-plein, cette inertie douloureuse. Elle avait besoin de voir ses parents. De retrouver une terre connue. Une main

sûre. Une voix douce.

Son père lui réserva une chambre d'hôtel dans la vieille ville de Nîmes. Il viendrait la chercher le lendemain pour aller au V. , après sa réunion. Elle n'avait rien dit du reste. Pas encore. Elle espérait seulement que la ville lui ferait du bien. Qu'une nuit loin suffirait. Elle fit sa valise à la hâte, les gestes engourdis. Un jean, deux pulls. Son carnet. Un foulard qu'elle aimait bien. Elle hésita longuement devant sa robe noire. Puis la glissa dans un coin, sans raison. Comme on glisse une possibilité fragile entre deux certitudes. Elle attrapa aussi ses lunettes de soleil, même si le ciel était gris. Ce jour-là, elle aurait besoin de se cacher.

Avant de quitter son appartement, elle passa dans la chambre de son fils. Il était chez son père cette semaine. Elle s'assit un instant sur le lit, serra contre elle son petit doudou usé, posa la main sur l'oreiller, y respira profondément. Une larme coula. « Je reviens vite », murmura-t-elle. Mais elle-même n'y croyait qu'à moitié.

Elle pensait à sa mère, à ce refuge indéfectible, à cette tendresse sans conditions. Et à son père, cet homme de mots, de sagesse tranquille. Elle avait besoin d'eux, de leur regard posé sur elle, de leur amour sans éclat mais inaltérable. Le train pour Genève partait dans moins d'une heure. Elle attrapa son sac, son téléphone. Elle partit.

Le trajet fut long. Les correspondances s'enchaînèrent. Sierre. Genève. Lyon. Puis enfin, Nîmes. Elle ne parlait à personne. Ne lisait pas. Ne dormait pas. Elle gardait les écouteurs dans les oreilles, sans même écouter de musique, simplement pour qu'on la laisse tranquille. Les paysages défilaient, mais elle ne les regardait pas. Son esprit était ailleurs. Fragmenté. Fatigué. Elle arriva à Nîmes en fin d'après-midi. Il faisait lourd. L'air avait une densité étrange, comme si quelque chose s'apprêtait à basculer. Elle marcha jusqu'à l'hôtel réservé par son père. En face de la gare, plein centre. L'établissement, pourtant bien noté, lui sembla glauque. La chambre sentait le renfermé. Elle ne s'y sentit pas à l'aise. Le quartier était bruyant, la réceptionniste peu aimable.

Elle pensa d'abord sortir, s'aérer, marcher. Mais plus elle y réfléchissait, plus un malaise grandissait. Une angoisse diffuse. Elle consulta les horaires de bus, presque machinalement. Un dernier partait pour son village natal dans moins d'une heure. Encore deux heures de trajet. Tant pis. Elle hésita. Longuement. Et puis elle sut : elle ne pouvait pas rester ici. Elle attrapa sa valise, redescendit à la

réception, et sans dire un mot, quitta l'hôtel.

Dans le bus, elle posa la tête contre la vitre. Les écouteurs dans les oreilles. Des chansons tristes. Pourquoi ? Surement pour l'aider à évacuer toute cette peine qu'elle contenait depuis bien trop de temps. Ses lunettes noires cachaient ses larmes. Elle pleurait en silence, sans comprendre pourquoi. C'était un chagrin profond, enraciné, ancien. Celui d'être seule. Celui d'avoir tant aimé sans être restée. Celui de croire encore en l'amour comme d'autres croient aux étoiles, et de se sentir stupide. Elle, elle voulait une histoire. Une vraie. Une simple. Une belle. Mais elle guérissait les hommes, et ils partaient.

Le bus s'arrêta à l'entrée du village, devant l'ancienne gare. Elle descendit, toute de noir vêtue. Talons fins, rouge à lèvres carmin. Pas vraiment l'allure d'ici. Mais elle s'en fichait. Elle était comme ça, et elle ne voulait plus se plier. La rue Emmanuelle d'A. était fermée. Des affiches colorées partout. Un festival sur les voyages. Elle avançait, intriguée.

Et c'est là qu'elle le vit.

Un regard.

Un t-shirt blanc.

Une silhouette nonchalante.

Elle le regarda. Un court instant. Pas un mot. Juste ce frisson, ce battement plus fort. Le genre de battement qu'on ne maîtrise pas. Qui ne vient pas du cœur, mais d'un lieu plus profond encore. Elle le fixa un instant de trop, puis détourna les yeux. Il ne bougea pas. Le monde autour semblait flou. Flottant. Elle sentit son souffle se couper un instant. L'évidence est parfois muette. Elle n'osa pas l'aborder. Pas par peur. Pas par orgueil. Mais parce que quelque chose, au fond d'elle, lui soufflait que si ce regard avait un sens, alors il reviendrait. Elle s'accrocha à cette pensée comme à une superstition. Ou une prière.

Elle continua son chemin, ses pas légèrement déséquilibrés, comme si ce croisement avait modifié son centre de gravité. Elle n'était plus tout à fait la même qu'avant de descendre du bus. Quelque chose venait de s'ouvrir. Ou de se fissurer.

Elle rentra chez elle. Et s'effondra dans les bras de sa mère. Sa mère, cette femme admirable. Douce, forte, drôle. Celle qui savait écouter sans juger. Conseiller sans imposer. Celle qui aurait traversé la France entière pour elle. Et ce soir-là, elle l'avait fait sans bouger. Elle avait ouvert les bras. Et sa fille y

avait trouvé refuge. Elles parlèrent. Elles pleurèrent. Une bouteille de champagne s'ouvrit. Le silence s'adoucit. Et l'air redevint respirable.

Le lendemain, sa mère lui demanda d'apporter un peu d'argent à sa grand-mère. Elle sortit dans les rues du village, encore troublée de la veille. Et elle le croisa à nouveau. Le t-shirt blanc. Le même regard. Le même trouble. Il marchait de l'autre côté de la rue, une main dans la poche, l'autre tenant un sac en toile. Un fil orange autour du cou. Le même silence qui résonna fort en elle. Elle sentit ses joues s'enflammer. Il leva à peine les yeux, lui sourit. Un sourire discret, mais qui foudroya quelque chose en elle.

Ce soir-là, elle accompagna son père au festival. Une douce soirée d'été cévenol. La place du village s'animait lentement sous les guirlandes lumineuses. Les rires, les verres qui tintent, les voix familières de ceux qu'elle connaissait depuis toujours. Des amis d'enfance, des visages vieillissés par le temps mais encore empreints d'une chaleur inaltérable. Son père était élégant, comme toujours. Il saluait chaque visage avec cette bienveillance qui le définissait. Un mot pour chacun, une attention sincère. Ils traversèrent la foule ensemble, elle à son bras, comme lorsqu'elle était petite. Il lui présentait de nouvelles têtes, elle retrouvait d'anciens souvenirs.

Elle aperçut M., son meilleur ami, derrière le bar improvisé du festival. Il lui fit un clin d'œil complice, et lui servit un verre avec cette légèreté rassurante qu'elle aimait tant chez lui. Elle rit pour la première fois depuis des jours. Un vrai rire. Celui qui soulage.

Mais malgré cette bulle de bonheur, son regard le cherchait. Elle scrutait les escaliers du jardin, là où les intervenants discutaient à l'abri du bruit. Et soudain, elle le vit. Lui. Assis sur les marches de pierre, penché vers un homme plus âgé, une bière à la main. Ils parlaient avec cette intensité calme des longues conversations profondes. Il souriait parfois, hochait la tête. Elle n'entendait rien, mais elle observait tout. Elle ne savait pas encore que c'était son père à lui.

Elle resta là, quelques instants, le verre entre les mains, à l'observer à la dérobée. Il n'était pas simplement beau. Il dégageait une forme de paix, une lenteur, une solidité douce. Et elle ressentit à nouveau ce trouble. Ce même battement irrégulier dans sa poitrine. Elle aurait pu s'approcher. Trouver un prétexte. Mais elle n'en fit rien. Par pudeur. Par respect pour l'instant qu'elle vivait. Avec son père, avec ses racines, avec ce cercle qui l'avait toujours portée. Ce soir-là, elle choisit de rester dans cette lumière suspendue, dans cette chaleur